

Le feuilleton : à côté du bonheur : [suite]

Autor(en): **Musy, Louise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 14 [i.e. 15]

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224524>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Aujourd'hui, il faut croire que les « fascines » reviennent à la mode, à moins qu'exceptionnellement elles ne servent à commémorer le 1er août 1932 d'une façon plus éclatante et à remettre en honneur, en 1933, les Brandons par des feux d'une beauté et d'une durée inconnues jusqu'ici.

Il y en a partout des fagots ; on les dirait jaillis du sol sous un coup de baguette magique. Ils s'alignent en rangs pressés, tête haute comme autrefois les masses profondes de combattants, dans les clairières, le long des cours d'eau grands et petits, à la lisière des forêts, au bord des chemins et des sentes. Ils forment de petits tas dans les vergers, appuyés contre le tronc de l'arbre qui les a fournis ; ils s'empilent en montagnes dans les hangars, sous les avant-toits, jusqu'au seuil des maisons.

En voulez-vous des fagots ? Il y en a pour tout le monde, pour tous les goûts et tous les usages ; il y en a de grande taille et il y en a des minuscules, des trapus et des sveltes, des lourds et des légers. Voici le fagot de brindilles, qui flambe à l'égal de celui de sarments et ne boude jamais à l'allumette ; c'est par excellence le docteur d'omelettes, le maître des fritures. Voici le fagot de sapin qui fera merveille dans la cheminée de votre salon, madame, pour ranimer le tison languissant, jeter une flambée de gaieté au milieu d'une savoureuse odeur de résine. Voici le fagot de hêtre, de la meilleure des ramées, épais, cossu, le roi des fagots, qui brûle sans hâte d'une flamme claire et chaude et qui convient particulièrement pour allumer votre calorifère, votre feu de coke ou de houille.

En voici une autre édition à deux liens, très recommandable, renfermant comme on dit vulgairement le mince et l'épais, et répondant ainsi à tous les besoins. Voyez ces bûches entourant ces ramilles ; c'est dur, c'est franc, ça brûle à petit tirage et ça chauffe ! je ne vous dis que ça ! Vous les sciez en quatre bouts, et cent fagots vous donnent l'équivalent d'un demi-moule avec l'avantage de ne pas même coûter autant. Et ils ne sont pas maigrelets ! Voyez un peu : un mètre de circonférence, en tout cas pas moins de 80 cm. ; il ne faut pas être un gringalet pour en porter deux à un troisième étage.

Ceci est le fagot façon « soupe à la bataille » ; il y a du tremble, du frêne, du saule, du noisetier, de l'aune, du tendre et du dur ; c'est le fagot démocratique, le fagot du pauvre, et qui se consume jusqu'à la dernière parcelle, en ne laissant qu'une pincée de cendre.

Voici enfin le fagot d'épines, d'aspect rébarbatif, qu'on porte au bout d'une fourche, qu'on détaille avec des pincettes, ou qu'on introduit tout entier dans la gueule d'un four et qui donne une chaleur d'autant plus ardente, et une flamme d'autant plus claire que les épines sont plus aiguës.

En voici, en voilà des fagots ! Faites votre choix et vos provisions ! A. Gaillard.



A côté du bonheur.

— Tant mieux pour vous, dit languissamment Juliette... peut-être qu'après tout, je n'aimais pas Lucien.

— Je trouve que Juliette a raison de refuser, dit Mme Destral, mais, Mme Givray, respect pour, il n'y a pas tant de jeunes femmes qui feraient une pareille proposition, il faut que vous soyez la bonté même...

— Oh ! j'ai déjà expliqué à Juliette... moi, ça ne me fait rien de demeurer avec ma belle-mère, elle aura beau crier et se regiffrer, je ferai quand même toujours à mon idée... Pour Juliette, c'est autre chose, elle est trop sensible sans en avoir

l'air, le moindre reproche la mettrait sens dessus dessous.

Juliette sourit faiblement.

— C'est vrai, dit-elle, en tous cas, je ne me sens pas le courage de vivre avec une femme comme Mme Givray.

— Réfléchissez encore, insista Henriette. Vous êtes un peu injuste pour Lucien parce qu'il ne sait pas se débrouiller, vous croyez qu'il est lâche et qu'il ne vous aime pas, vous ne savez pas ce qu'il souffre ; moi, ça me fait mal au cœur d'y penser.

Un moment plus tard, lorsque la jeune femme se trouva seule sur le chemin de Doullens, elle se disait encore : Non, Juliette n'aimait pas ce pauvre Lucien... dans une circonstance pareille, moi, si quelqu'un était venu me proposer ce que j'ai proposé, je lui aurais sauté au cou en pleurant de joie, et tant pis pour ma fierté.

Quelques semaines passèrent, pénibles et longues chez les Destral... Juliette travaillait machinalement, indifférente, sans plaintes et sans expansions, et Mme Destral, peut-être, souffrait plus que sa fille. A un mois de février tiède et doux comme un vrai printemps, avait succédé un mois de mars sévère, sombre, et tourmenté par de longues journées de bise. Juliette, d'habitude, par des jours comme ceux-là, prenait très soin de sa mère, elle la forçait à mettre un mouchoir de laine, lui apportait un chauffe-pieds, et surtout, autant que possible, l'empêchait de sortir et faisait elle-même l'ouvrage du dehors. Mais maintenant, tout semblait lui être égal et indifférent, même la santé de sa mère. Quand elle voyait celle-ci se préparer à aller vers la fontaine, elle lui disait faiblement :

— Laisse, maman, je veux faire ça.

Mais comme elle ne le faisait pas, Mme Destral allait quand même.

Un soir, Mme Destral se sentit frissonnante, avec un point de côté, et une étrange lassitude. Sans rien dire, elle se fit une tisane de bourrache, puis, ne se sentant pas mieux, elle dit à Juliette :

— Je vais au lit, je ne me sens pas bien.

— As-tu de la fièvre ?

— Peut-être bien, quand je serai au lit, tu me mettras le thermomètre.

Juliette ne se pressa pas. Sa maman était si souvent peu bien, si souvent avait de la fièvre, un peu de grippe, un peu de bronchite, et se remettait, et recommençait clopin clopant son travail... Elle alla, au bout d'un moment, secoua le thermomètre, le mit en place et s'approcha de la fenêtre pour regarder, au dehors, dans les prés les arbres tourmentés par la bise hurlante.

— N'y a-t-il pas au moins dix minutes que je l'ai ? demanda la voix plaintive de Mme Destral.

Nonchalamment, la jeune fille prit l'instrument, le regarda, s'approcha de la fenêtre, regarda encore de plus près et soudain, sentit ses genoux fléchir sous elle... 40°2... Un instant, elle resta là, épouvantée comme si la mort était devant elle, horrible et grimaçante, puis, faisant un effort pour cacher son effroi, elle s'approcha du lit.

— Te sens-tu malade, maman ? dit-elle.

— Eh bien, voilà, pas seulement, mais j'ai de la peine à souffler, si la Marie voulait venir me mettre des ventouses.

— Il faut peut-être faire venir le médecin.

— Oh ! que non... est-ce que j'ai de la fièvre ?

— Un peu... Par prudence, il vaut mieux que le médecin vienne.

La malade eut un geste d'acquiescement, et Juliette vola dehors.

— Papa, appela-t-elle angoissée, papa !

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit M. Destral sortant de la remise où il faisait des balais.

— Va vite téléphoner au médecin, papa, la maman me semble bien malade.

— Qu'est-ce que tu me dis là ? mon Dieu... qu'a-t-elle ?

Il ne savait pas où il en était, ôtait son tablier, le remettait, allait vers la porte, se retournait parce qu'il n'avait pas d'argent...

— Tant pis, papa, va vite.

Le soir même, on sut dans le village que Mme

Destral avait une pneumonie, et, comme elle était très aimée, les voisines anxieuses vinrent, discrètes et apitoyées, offrir leurs services à cette pauvre Juliette. Mais Juliette refusait tout, ne laissait entrer personne, et ne quittait pas sa mère. Elle était en proie à une angoisse et à un remords qui lui broyaient le cœur.

— Elle mourra, songeait-elle farouche, et ce sera ma faute, je ne l'ai pas soignée, je ne m'inquiétais que de moi, je ne pensais qu'à mes malheurs, et à présent ma mère va mourir.

La nuit fut longue et agitée. La malade ne trouvait pas de repos, se tournait cent fois, demandait l'heure, sommeillait un instant, s'éveillait en sursaut, et appelait : Juliette.

— Oui, maman.

— Pourquoi ne vas-tu pas te coucher ?

— J'irai dans un moment.

— Où est-il le papa ?

— Dans la chambre à côté.

— Lui as-tu mis le bon duvet ?

— C'est sûr, il a bon chaud.

Ainsi passa l'interminable nuit. Le lendemain était un dimanche. Le temps, tout à coup, avait changé, la bise était tombée, et il faisait très doux sous un ciel gris et mélancolique. Le père Destral, heureux d'être bon à quelque chose, et peut-être aussi, sans se l'avouer, d'échapper un moment à la tristesse de sa maison, était parti chercher la tante Amélie. Le médecin revint de bonne heure. C'était un vieillard, bon et gai, mais qui ne rassurait que quand il pouvait le faire. Devant Mme Destral, fiévreuse et agitée, il resta grave, l'ausculta longuement, fit une injection, et rédigea une nouvelle ordonnance.

— Faites chercher cela tout de suite, et donnez immédiatement la dose prescrite, dit-il en s'en allant.

Une vieille voisine était là, qui était venue offrir ses services.

— Et mon père qui n'est pas là pour aller chercher ces remèdes, fit Juliette angoissée.

— Eh bien, dit la voisine, toi qui as de meilleures jambes que moi, va dire à mon Henri d'y aller, je crois qu'il est en train de se raser, il sera tout content de te rendre ce service.

Sans hésiter, Juliette courut où on lui disait. Henri venait de partir. Comme elle revenait, se demandant à qui elle allait s'adresser, elle se trouva en face d'un couple qui, lentement, remontait la rue. C'était Samuel Payot avec une jeune fille. Il rougit un peu, salua et passa, puis, tout à coup, se ravisa et revint vers Juliette.

(A suivre).

Louise Musy.

« Piclette se marie » au Théâtre Bel-Air, ne sera joué que trois fois samedi soir, et dimanche en matinée et en soirée par les excellents acteurs du « Théâtre Vaudois ». C'est la plus gaie de toutes les pièces de M. Chamot. N'attendez pas à la dernière heure pour retenir vos places chez Hipp.

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg : Le Capitaine Caddock. Mise en scène : Hams Schwarz. Musique : Werner R. Heymann. Couplets : Jean Boyer. C'est un parlant français UFA. Cette exquise opérette, qui vient de remporter un triomphal succès dans les plus grandes salles de Genève, est animée d'une vie intense. L'histoire en est amusante, pleine de fantaisie et d'humour. Le capitaine Caddock est un marin énergique. Comme le gouvernement de sa souveraine ne le paie pas, il quitte son poste. La reine veut le punir, mais quand elle le rencontre, elle ne songe plus qu'à l'aimer.



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.